Jean Berthemet, Avengle

Comme en ces jours dorés de l'automne, où le soleil atténué perce le voile triste des brumes, il y avait dans la douceur de l'air un mélange de mélancolie profonde et de magnifique allégresse.

En cette France éternelle et vivace où tout refleurit sur les ruines, on célébrait dans un village d'une de nos provinces reconquises au cours de la guerre de géants, commencée en 1914 et naguères terminée, l'anniversaire d'une des grandes victoires libératrices. Les cœurs étaient hauts et fiers et le sourire aux lèvres, mais derrière cette gaieté de kermesse on percevait la voix glorieuse des morts dont l'éternel souvenir jetait dans la France nouvelle une note grave et attendrie. Et parfois le sourire voilait des larmes.

Cependant l'auberge de l'honorable M. Cœrderoy était en liesse. Tournebroches et lèchefrites marchaient leur train. L'odeur succulente des oies grasses et des galettes dorées se répandait jusque sur la place où la fanfare célébrait nos triomphes.

Accorte, pimpante, Mlle Geneviève Cœurderoy, fille du riche aubergiste, s'empressait auprès de chacun. Et vers cette belle enfant au teint chaud et aux chairs savoureuses s'abattaient sans discrétion les regards des coqs de village—héros, pour beaucoup, de la grande épopée—et désireux pour la plupart de conclure en justes noces avec la douce et "honneste" hôtelière.

Les verbe montaient haut. Des plaisanteries se risquaient. Et comme on s'étonnait, au pays, du célibat de Geneviève semblait prolonger à plaisir, un "toustic" mis en gaieté risqua cette apostrophe:

—Eh bien! mademoiselle Geneviève? A quand la noce? Et quel est celui de nous qui sera heureux élu?

Mlle Geneviève ne laissait jamais une question sans réponse, seulement (hâtons-nous d'ajouter que Mlle Geneviève créait une exception parmi les femmes), il arrivait parfois qu'elle parlât étourdiment avant que de penser.

—Mon choix est fait, lança-t-elle en manière de boutade. J'épouse celui de vous qui, ce soir, m'apportera la plus belle gerbe de fleurs.

Des hourras et des acclamations éclatèrent. Ce fut la manifestation d'une gaieté un peu rude et—prenant l'hôtelière au mot—les hommes se dispersèrent bruyamment dans la campagne embaumée, promettant de revenir chargés de butin avant que le soleil ne fût endormi dans la gloire du soir estival.

Mais l'un d'entre eux quitta l'auberge la tête basse et l'attitude lassée, comme ceux qui marchent dans la vie accablés sous un fardeau trop lourd.

Jean Berthemet était cependant le plus brave enfant du pays. La Marne, l'Yser, Verdun... avaient été les étapes de sa chevauchée vers la gloire jusqu'au jour où une affreuse épreuve l'avait jeté dans une nuit perpétuelle.

Depuis qu'un éclat d'obus lui avait enlevé la vue, il "tuait" sa vie comme il pouvait en des travaux divers; mais à l'horreur de sa situation s'ajoutait l'insondable douleur d'un cœur aimant destiné à la solitude totale qui consume et qui mine.

Il avait aimé Geneviève Cœurderoy dès l'enfance. Il taisait maintenant son brûlant amour; mais tandis qu'il ne pouvait plus voir la jeune fille, le ton musical de sa voix suffisait à faire vibrer dans une douleur exquise ses nerfs exacerbés, et à tromper un moment l'incommensurable détresse qui l'inclinait lentement vers la tombe.

Alors il partit un peu plus douloureux encore, sachant bien qu'il n'était point de ceux qui cueillent sur la route de la vie les fleurs de la joie. Et de ses orbites creux roulèrent des larmes brûlantes.

...Le soir de la fête, l'auberge de M. Cœurderoy n'était plus qu'un parterre de fleurs, dont les senteurs voluptueuses grisaient la jeune fille. Chaque villageois lui avait apporté son bouquet, dont la beauté rivalisait avec celui de son voisin, et son triomphe de femme était grand, mais ne lui donnait point la joie intime du cœur féminin qui se dévoue et qui se donne.

Timide, hésitant, un homme entra le dernier. Jean Berthemet s'était ravisé. A pleine brassées il avait, dans sa nuit éternelle, cueilli des champs, et sa gerbe immense, il l'avait nouée d'un cordelière prise en tâtonnant dans son triste logis.

Instinct sûr des aveugles? lumière qui vient du cœur? hasard mystérieux?... On ne sait... Mais Geneviève Cœurderoy ne put retenir un cri quand elle vit avec quel geste magnifique et sûr le pauvre et charmant aveugle avait composé son bouquet.

Une brassée de pavots rouges comme le sang qui naguères coulait encore, une gerbe de hautes marguerites blanches comme l'Idéal, et une jonchée de bleuets sur lesquels il semblait que se fut accroché un coin du ciel, tremblaient entre les mains de Jean Berthemet, nouées d'un cordon glorieux qui était sa "fourragère" des temps héroïques.

Avec lui dans l'auberge en fleurs venait d'entrer l'image de la France et du drapeau.

Geneviève regarda son père, un vieux combattant de 1870, qui depuis lors avait souffert sous la botte allemande, Cœurderoy connaissait sa fille. Il la savait de nature généreuse et susceptible de dévouement soutenu.

Après une seconde d'hésitation, il acquiesça d'un mouvement de tête.

Et, simplement, Geneviève dit à l'aveugle:

—Si vous la voulez bien, Jean, ce bouquet sera celui de nos fiançailles.

Alors, une lumière irréelle et radieuse inonda l'âme de celui qui vivait dans les ténèbres.—André de Maricourt.

Petits Conseils

Polissage de l'écaille.—Former une pâte avec trois parties de pierre ponce bien fine et deux parties de glycérine; frotter avec cette pâte et un tampon de linge fin. Frotter ensuite avec une pâte formée de trois parties de tripoli, une partie de glycérine, une partie d'huile d'œillette ou d'olive. Finir avec du drap bien sec et du tripoli très fin.

Nettoyage d'une peau de chamois pour argenterie.—Frotter la peau de chamois avec du savon mou sans eau, bien la manier pour faire pénétrer le savon dans les pores. La faire tremper pendant une heure ou deux dans une dissolution faible et tiède de cristaux. Bien frotter. Rincer dans l'eau contenant quelques gouttes d'ammoniaque. Rincer encore une fois dans de l'eau tiède additionnée de savon jaune d'iris. Ce dernier rinçage est important, car c'est grâce à la petite quantité de savon qui reste dans la peau que celle-ci conserve sa souplesse. Après le rinçage, tordre dans un torchon, sécher et étirer.

Ramollir le caoutchouc.—Les vêtements de caoutchouc deviennent souvent durs et cassants; pour les ramollir les accrocher dans un appartement chaud; mettre au-dessous une soucoupe contenant un peu d'ammoniaque. Pour des petits objets, rondelles, etc., on les empêchera de durcir en les trempant de temps en temps dans une eau légèrement ammoniacale.

Comment prévenir la propagation de la coqueluche.—La coqueluche s'attrape. Vous devriez tenir votre enfant loin des autres enfants atteints du mal. Si votre enfant a le mal, vous ne devriez pas lui permettre de jouer avec les enfants bien portants. Il devrait être tenu à l'écart des autres enfants, même quand les crises auront cessé, car il peut encore transmettre le mal à d'autres.

Les taches.—Les taches doivent être traitées le plus rapidement possible après leur apparition. Sèches elles sont plus difficiles à enlever, demandant du temps et de la persévérance. La peinture devrait être enlevée immédiatement. Toute tache de graisse sur le bois, la pierre ou les tapis devrait être gelée, au moyen d'eau froide jetée dessus, avant qu'elle n'ait eu le temps de pénétrer. Les taches de thé, café, encre, vin et de fruits disparaîtront quatre fois plus vite si l'on s'en occupe quand elles sont humides. Les taches sur un tissu de couleur ne doivent pas être frottées, mais épongées jusqu'à ce qu'elles disparaissent. Le frottement rend la surface rude et souvent laisse un cercle blanchi, presque aussi disgracieux que la tache.

PHOTOGRAPHIES DE BETES SAUVAGES

Il ne suffit pas d'être un photographe expérimenté pour obtenir de beaux instantanés de bêtes sauvages, qu'il s'agisse d'animaux en liberté ou de pensionnaires de jardins zoologiques. Il faut encore posséder une patience inaltérable et des notions approfondies de zoologie.

Nous examinerons d'abord le cas le plus simple: la photographie des animaux captifs. S'il ne s'agissait que d'installer un appareil devant les barreaux d'une cage et d'actionner l'obturateur, la tâche serait aisée. Mais dans la majorité des cas, les lieux se prêtent mal à la photographie, soit à cause de leur exposition, soit en raison de la faible lumière, en outre, le modèle n'apporte guère de la complaisance à l'opération.

L'artiste doit donc guetter le moment propice, et cela signifie des heures et des journées d'attente. Certes, il pourrait appeler à son aide l'éclair du magnésium. Mais les directeurs de ménageries refusent systématiquement l'autorisation d'employer ce procédé, qui affole les animaux et peut provoquer un incendie. Et voilà qui explique pourquoi les photographies prises dans des jardins zoologiques sont presque toujours défectueuses, sans valeur artistique ou scientifique.

AU DUEL

—Il était temps que vous arriviez; votre adversaire allait commencer sans vous!

PAS A LA PAGE

—Que penses-tu des bandits chinois?

—Qui çà?... Nos bouandiers?...

HONNEUR A L'ECOLE NICHOLLS

Nous avons ici Mlle [illegible] des élèves de l'école Nicholls. Ces demoiselles ont [illegible] la [illegible] du [illegible] tenu sous les auspices de la Croix Rouge Américaine. Ce concours consistait en [illegible] aux classes. Ces demoiselles ont fait le plus grand nombre de points.

Le Vitrail

Le vitrail est une atmosphère avant d'être une image. Il est le chemin de la lumière. Elle va se poser sur les dalles, illuminer un tombeau, peindre une muraille, découper une baie ardente dans les lambris de vieux chêne qui n'ont plus de soleil que par lui. Lorsque le soir est clair, les ogives de la nef, la rosace du transept, se projettent jusque sur les voûtes en armoiries allongées.

Le vitrail est encore une barrière: il arrête les images terrestres; il ne permet ni aux pignons des maisons d'inscrire leur pointe dans les fenêtres du temple, ni à l'arbre d'y secouer ses feuilles, ni au nuage d'y paraître, ni à l'étoile même.

Lui seul, il commande le jour, le distribue, le transfigure comme il lui plaît. Observez les grands artistes anciens. Ils ont eu des pitiés humaines et des tendresses charmantes; ils ont choisi le ton majeur de leurs verrières d'après l'ampleur du monument, le climat du pays, le rêve de la race.

Entrez à Sainte-Gudule, dans la chapelle accolée au transept, à droite. Là, toute la muraille qui sépare l'église de la place est ajourée. Depuis des siècles, elle verse au peuple de Bruxelles toute la gamme des tons dorés: l'or du soleil et celui des moissons, l'or des avoines et des grains mûrs, l'or des cheveux blonds et celui des poussières que le vent roule au-dessus des cheminées du Midi, l'or des croupes de chevaux qui galopent, et des châtaignes qui sortent de la bogue avec un peu de poudre blanche au talon. Tout cela coule comme une fontaine de vin vieux. Ah! bonnes gens du Nord, vous êtes privés souvent de la rayée du jour, et la brume vous entoure. Venez dans la chapelle, et vous trouverez l'aube. Elle a été faite pour vous.

Consolez vos yeux, récoltez, en même temps que vous priez, votre provision de lumière, et puis rentrez, plus affermis, dans le gris de la ville!

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.

CURIEUX MEFAITS DE L'ELECTRICITE

Dernièrement à Saint-Louis du Rhône, Mme Marie Carles, 46 ans, étendait du linge sur un fil de fer reliant une poutre de fer à un arbre. Cet arbre avait dû sans doute être touché par le fil électrique aérien qui passe à cet endroit. Comme il pleuvait, les branches de l'arbre étant mouillées, furent électrisées et communiquèrent le courant au fil de fer.

Mme Carles toucha ce fil, poussa de violents cris de douleur et resta suspendue par sa main crispée. Son gendre M. Bayeux, se porta aussitôt à son secours, mais, quand en frappant le fil à l'aide d'une barre de bois, il put faire lâcher prise à Mme Carles, celle-ci était morte.

Le même jour s'est produit un second accident qui heureusement n'a pas fait de victimes. Mlle Badouix allait chercher du lait chez Mme Morini. Comme il pleuvait elle fut priée par la fille de cette dernière de vouloir bien rentrer le linge qu'elle avait étendu, devant sa maison sur un fil de fer. Mlle Badouix toucha le fil et y resta également suspendu. M. Henri Jaussen intervint à son tour et subit le même sort. Mme Morini, aux cris poussés par cette grappe d'électrocutés, descendit alors de chez elle et se porta au secours des victimes.

Elle en eut immanquablement augmenté le nombre si, précisément, à cause de la pluie, elle n'avait chaussé d'épais sabots de bois bien secs. Ils jouèrent le rôle d'isolants et, grâce à eux, Mme Morini, à l'abri du courant meurtrier put retirer les électrocutés de leur douloureuse et périlleuse situation.

UN BON JUGE

Annette.—Mais maman, c'est un garçon charmant, fidèle, distingué...

La mère.—Qui t'a dit ça?

Annette.—Lui-même, maman.

Beaucoup de ressorts de montre se brisent durant un orage électrique.

Sur la Terrasse de Stendhal

Sa maison natale, noire et morne, ouvre toujours son corridor presque en face des restes de l'hôtel du conseiller Rabot, dont les arcatures et la fenêtre en forme de tabernacle ont toute la grâce du seizième siècle commençant. L'ancienne rue des Vieux-Jésuites, qui porte aujourd'hui le nom de Jean-Jacques-Rousseau—qui y habita pendant un mois de sa vie errante et tourmentée—est encore plus triste, depuis que le centre de la ville et le mouvement se sont déplacés; les cars automobiles, qui sillonnent le Dauphiné, évitent l'étroite voie qu'ébranlaient jadis les courriers de Lyon et de Paris. Presque intacte également est la maison où le docteur Gagnon, grand-père de Stendhal, installa "le plus beau logement de la ville." Par le vieil escalier, qui est, en effet, magnifique pour l'époque, on monte à l'appartement dont il y a, dans la Vie de Henri Brulard, tant de minutieuses descriptions, accompagnées de dessins, que l'on peut sans peine en dresser le plan détaillé. Les étudiants de l'institut électrotechnique y ont aujourd'hui leurs salles de réunion; ce milieu de jeunesse studieuse et scientifique ne déplairait certainement pas à l'ancien lauréat de mathématiques. Il nous décrit les journées révolutionnaires l'autel où le jeune Henri Beyle servit la messe dite par un prêtre insermenté, la pièce qui renfermait les collections minéralogiques du docteur Gagnon et le cabinet, orné d'un buste de Voltaire, au fond duquel était la bibliothèque, où Stendhal connut la joie des lectures défendues.

Mais le plus vivant souvenir qui reste de Beyle, à Grenoble, est l'étroite terrasse dont il parle si souvent où s'écoulèrent les meilleurs moments de son enfance et de sa jeunesse. Faisant suite à l'appartement, elle est bâtie sur un mur qui porte encore, me dit-on, le nom de mur sarrasin, et qui est, en réalité, un fragment des remparts romains. Son grand-père dépensa de grosses sommes, pour son aménagement. Dans de profondes caisses en maçonnerie remplies de terre, il planta des arbustes et des ceps de vigne dont les feuillages devaient former une voûte de verdure. Les vignes ont résisté et leurs branchages entrelacés à des arcades et à des treillis de bois font, en effet, un coin charmant, qui l'était plus encore, quand les arbres du Jardin-de-Ville, moins hauts, laissaient les regards se perdre, sur les plateaux du Vercors. Par dessus le petit jardin qui est situé en contre-bas de la terrasse, on apercevait les cimes où l'imagination de Stendhal rêvait "d'un pré au milieu de hautes montagnes," la masse arrondie du Moucherotte, les falaises calcaires de Sassenage et la ligne de rochers qui, vue de Grenoble, dessine un vague profil du masque de Napoléon. Que de fois Stendhal a décrit ce panorama! C'est sur cette terrasse que son grand-père lui donnait ses premières leçons de choses et citait, tout en arrosant ses fleurs, Pline et Linné. Quand il s'y trouvait seul, il y dévorait en cachette les romans volés dans la bibliothèque. Le soir, il contemplait les couchers de soleil, écoutant "les cloches de Saint-André, dont les beaux sons lui donnaient une vive émotion, ou le bruit de la pompe de la place Grenette, quand les servantes pompaient avec la grande barre de fer." Par les nuits d'été, il demandait au docteur Gagnon de lui parler des constellations...

UN TRESOR DANS UN SEPULCRE CHINOIS

Pekin.—D'après un télégramme du général Wu Pei-Fu, des soldats chinois auraient découvert la tombe d'un personnage royal dans laquelle se trouvent des bronzes, des vases, des ornements de jade évalués à plus de $500,000. Cette tombe remonterait à 500 ou 1000 avant J. C.

Le sequelette qui fut retrouvé sous le cercueil était admirablement bien preservé grâce à un enduit de vermillon.

LA MODE

Avec l'automne, nous voyons peu à peu les nouveautés se montrer dans les thés élégants. Pas de modifications dans ce que j'indiquais dans mes précédentes causeries, mais plutôt une fidélité toujours croissante à la silhouette étroite, à la ligne droite et souple, sinueuse, qui épouse seulement d'un peu plus près cette saison les courbes naturelles du corps. Les tailles restent basses, et souvent disparaissent. Quelques robes n'ont pas de ceinture, elles sont dans ce cas légèrement cintrées sur les hanches. Les jupes sont parfois ornées de volants en forme plutôt placés en avant; on les retrouve sur les robes d'après-midi; moins sur les robes du soir.

Le grand volant en forme posé comme bas de maneau se fait beaucoup dans les vêtements de fourrure ou d'étoffe épaisse. Il est joli d'allure et donne une aisance très appréciée pour la marche.

Les manteaux sont ou très brodés ou largement garnis de fourrure. On emploie les fourrures les plus diverses: l'astrakan gris ou marron, le petit-gris, la gazelle et les pelages les plus divers dont le lapin et le lièvre font les frais, mais si bien camouflés, tellement méconnaissables qu'on peut, sans danger de les voir demasquer, leur prêter de nouveaux états civils, si bien qu'un de nos plus grands couturiers a donné le nom d'écureuil volant au vulgaire lièvre de nos taillis. Les cols de fourrure ont des formes très variées. On fera toujours de grands cols que leur importance rend plus confortables; mais, cependant, c'est la bande droite et étroite qui est le plus à la mode.

Le trois-pièces a fait sa réapparition. Il est toujours très pratique avec son haut de corsage en crêpe ou en satin garni généralement de broderies, et a jupe en tissu pareil au manteau. Il forme un ensemble beaucoup plus habillé que le tailleur et reste, cependant, dans une note discrète qui permet de le mettre à n'importe quelle heure.

ENTRE PROTECTIONNISTES ET LIBRES ECHANGISTES

Londres.—Bien qu'il semble peu probable que le gouvernement britannique adopte une politique générale protectionniste, tout semble indiquer que les Dominions ont l'intention de donner à la mère-patrie des preuves très instructives des avantages que l'on peut retirer des principes de protection. On prétend que M. Bruce, le premier ministre d'Australie se proposa de rester en Angleterre après que la conférence impériale se sera ajournée et de parcourir les provinces expliquant les détails du programme préférentiel et faisant ressortir les bénéfices qu'il estime que la Grande-Bretagne, de même que les Dominions en retireraient.

Considérant qu'ils ont remporté un succès partiel en obtenant la promesse d'un tarif préférentiel pour les fruits, on pense que les Dominions demanderont semblable faveur pour les autres produits. Bien que les remerciements soient arrivés nombreux d'outre-mer depuis que M. Philippe Lloyd Greame a annoncé que le gouvernement avait été converti partiellement au tarif préférentiel, tout semble indiquer que l'Australie et la Nouvelle-Angleterre ne seront pas satisfaites jusqu'à ce que la viande soit comprise dans la liste des articles jouissant de cette faveur. Et c'est pour cette raison que les libres échangistes mènent une campagne active dans tout le pays pour repousser les attaques des protectionnistes.

PETITE ERRUER

Estelle.—J'ai trouvé quelque chose de très absorbant sur votre bureau.

Charles.—Mon dernier poème?

Estelle.—Non, un papier buvard.

La plus haute cheminée du globe est à Great Falls, Montana. Elle a 506 pieds de hauteur au-dessus de ses fondations.

L'asperge est le plus ancien légume connu.

Les Hommes Tels Qu'ils Sont

Qu'il s'agisse d'enfants, qu'il s'agisse de jeunes filles et qu'il s'agisse même du public tout entier, il y a tendance, de nos jours, à ramener la littérature à la conception que le public se fait de la littérature. Or, pour la plus grande partie du public, la litterature, c'est la peinture des gens et des choses tels qu'ils devraient être. Le public demande à l'écrivain de satisfaire le désire de justice qui est au cœur de l'homme, et il juge bon écrivain celui qui lui represente les hommes vivant à l'état idéal dans une société idéale. C'est une conception qu'il a adoptée de Rousseau et qui est fort peu française; c'est une conception qui doit amener la littérature à la pure niaiserie et livrer la littérature française aux plus médiocres écrivains. La Fontaine, comme la plupart de nos francs conteurs, même lorsqu'il sait qu'il s'adresse à la jeunesse, peint les hommes tels qu'ils sont, et il n'agit pas ainsi pour son pur agrement d'artiste, car l'intention morale n'est pas du tout absente de ces incomparables chefs-d'œuvre que sont les Fables; il agit ainsi parce qu'il n'y a point leçon plus salutaire que celle qui se dégage de l'exemple tout vif de la vie réelle. Dans la vie réelle, au moins, les trois quarts du temps, la fourmi "peu prêteuse" envoie au diable la cigale; il n'est pas mauvais que la jeunesse en soit avertie; elle est heurtée, elle réfléchit, et si son sens du juste se révolte, comme il est probable, une réaction excellente se produit en son esprit, et elle est plus apte à exécuter une action généreuse que si vous la bercez par la narration béate et mensongère du bien partout accompli. Presque rien ne commence, ni ne continue, ni ne finit tout à fait bien dans la vie, et il n'y a pas d'âge trop tendre pour apprendre qu'en général, cela se passe mal dans le monde, et, parce que l'iniquité vous aura certainement choquée, nul stimulant ne saurait être plus efficace, ô jeunesse! pour y faire de vos propres mains porter remède.—René Boylesve, de l'Académie française.

POUR RIRE

UN GRAND INVENTEUR

—Qui est Thomas Edison?

—C'est un homme, qui a inventé le phonographe pour nous empêcher de dormir afin que nous puissions veiller et se servir de la lumière électrique.

AU BUREAU

Le patron.—Oui, j'ai besoin d'un garçon de bureau. Est-ce que tu fumes?

Le jeune garçon.—Non, je ne fume pas, monsieur, mais je prendrai une crême à la glace de temps en temps durant les grandes chaleurs de l'été.

LA BRIQUE

Un jeune médecin venait d'ouvrir un bureau pour donner ses consultations. Il attendit vainement un client toute la première journée. Vers le soir un homme sonna à la porte. Le médecin va ouvrir. Cet homme est tout essoufflé et parle très nerveusement:

—Pardon, monsieur, pourriez-vous me laisser téléphoner?... je veux appeler mon médecin pour ma femme qui est malade.

EN VILLEGIATURE

—Mon cavalier m'écrit tous les jours et ça commence à me faire suer.

—C'est pourtant des nouvelles fraiches qu'il t'envoient.

UN BEL AVENIR

Jean.—Papa, je voudrais entrer dans un régiment de cadets.

Le papa.—Très bien, ça te servira dans vingt-cinq ou trente ans quand il sera encore question de faire payer l'Allemagne.

SUR LE MONT-ROYAL

Paul.—Sais-tu que nous sommes assis sur un volcan éteint.

Georgine.—Alors, jette au moins ta cigarette. S'il venait à se rallumer.

AU SALON

Emile.—Si je vous demandais en mariage, diriez-vous "oui"?

Pierrette.—Si vous saviez que je dirais "oui" est-ce que vous me demanderiez en mariage?

INTERDICTION D'UN FILM

Paris.—Les autorités ont de nouveau interdit le film "La naissance d'un nation" (The Birth of a Nation) jusqu'à ce que les scènes concernant les noirs et le Ku Klux Klan aient été supprimées. D'auprès le "Herald" de Paris, les propriétaires du film estiment que l'élimination des scènes dont il est question enlèverait tout intérêt à la représentation. Ils auraient l'intention de demander au gouvernement deux millions de francs de dommages intérêts d'autant plus qu'ils ont conclu des contrats se montant à trois millions.

La Suisse est en train de construire une digue qui lui donnera un pouvoir d'eau de 200,000 chevaux.

Le Fusil de Chasse

Le fusil, créé pour la guerre, ne tarda pas à être appliqué à la chasse—qui est, d'ailleurs, aussi une guerre... faite aux animaux. Primitivement, il fut à un seul canon et à batterie à silex, comme le fusil de guerre. Ce fut dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que l'usage se répandit du fusil à deux canons assemblés horizontalement par deux bandes, l'une en dessus, l'autre en dessous.

En 1832, Lefaucheux, s'inspirant de modèles à canon basculant à charnière, antérieurement construits, imagina d'avancer le point d'articulation et de fixer le canon par-dessous à la pièce de culasse au moyen d'une fermeture. Ce fut l'origine du fusil aujourd'hui universellement en usage. Il est caractérisé par un mouvement de bascule des canons qui produit l'ouverture et la fermeture de la culasse et permet l'introduction de la cartouche; ce mouvement s'exécute autour d'une goupille fixée horizontalement à l'extrémité de la bascule. Dans le Lefaucheux primitif, à la position de fermeture, les canons étaient assujettis au moyen d'une clef placée sous le corps de bascule; cette clef se mouvant de droite à gauche, en avant des gâchettes, faisait pivoter une griffe qui, s'engageant dans une encoche pratiquée dans la "loupe d'accrochage," pièce métallique soudée en dessous et entre les deux canons, les maintenait appliqués contre la culasse. On imagina ensuite la clef à double griffe ou clef anglaise; l'entaille pratiquée dans la loupe a la forme d'un T; dans cette entaille s'introduit, lorsqu'on manœuvre la clef, un bouton à double flanc qui assure la jonction des canons sur la table de bascule d'une façon beaucoup plus certaine. Pour enlever le devant en fer et détacher les canons, il fallait retirer la goupille de bascule; dans le but de rendre plus facile ce démontage, on a ajouté à la clef ordinaire une second clef plus petite se manœuvrant en sens inverse et destinée uniquement à permettre de détacher les canons sans avoir à enlever la goupille.

Les premiers fusils Lefaucheux tiraient tous la cartouche à broche. C'est en 1862 que parut, en Angleterre, le fusil de chasse à baseule tirant une cartouche à percussion centrale.

LA VILLE D'ARCACHON

Arcachon est fort peuplé l'été. Les Bordelais et quelques étrangers—on appelle "étrangers," en bordelais, ceux qui ne sont pas de Bordeaux et environs—affluent dans la petite et charmante ville maritime.

Or, la principale attraction de cette saison-ci, en Arcachon, semble avoir été les repavage et regoudronnage—ces termes bizarres sont ceux de la voirie—des artères de la cité, pendant les mois de juillet et août.

La municipalité aurait pu faire procéder à ces travaux en mai en juin, alors que l' "étranger" est moins abondant. Non! elle a puissé la coquetterie jusqu'à vouloir, en outre des régates et des courses de chevaux, et des concours de pâtés, et des déguisements d'enfants, donner aux baigneurs le spectacle de paveurs au travail et de coaltarmen-exhibition.

Or, pendant ce même temps, les paveurs de Paris se reposaient,—alors que Paris, vidé de gens, pouvait réparer son sol sans compliquer trop le problème de la circulation. Peut-être les paveurs étaient ils à la mer, avec leurs "demoiselles," et ceux que j'ai aperçus en Arcachon étaient-ils les mêmes qui, aujourd'hui, opèrent boulevard Bonne-Nouvelle. Ils seront allés à Biarritz en septembre.

Drôle de moment que celui de la rentrée générale d'automne pour renouveler l'éventrement du sol d'une grande ville!

MADAME A MONSIEUR

Pour la première fois dans les annales judiciaires américaines, une femme a été condamnée à faire à son mari une pension alimentaire.

C'est toute une révolution dans la jurisprudence et dans les mœurs!

L'homme habitant Los Angeles, se prétendant incapable de travailler, demandait une pension de 5 dollars par semaine à sa femme qui, disait-il, gagnait 150 dollars par mois.

Le juge la lui accorda, disant que, dans le mariage, celui des deux conjoints qui en est capable doit porter double fardeau quand la nécessité l'y oblige.

L'INDUSTRIE ALLEMANDE

Paris.—On disait aujourd'hui au ministère des affaires étrangères que les négociations entre les groupes industriels allemands et les autorités d'occupation nfranco-belges, au sujet de la reprise complète du travail dans la Ruhr et des livraisons en nature au crédit des réparations sont en bonne voie de réussite.

Trois groupes ont été jusqu'ici représentés dans les conversations de Dusseldorf: les groupes Stinne-Glockheim, Otto Wolf-Kapp et von Vissingen.

Les résultats de ces conférences, quand elles auront atteint un degré promettant la reprise des livraisons, seront naturellement rapportés aux gouvernements alliés engagés dans l'occupation de la Ruhr et ensuite au gouvernement britannique et à la commission des réparations.